4448

PARIS et ORLÉANS, 10 Juillet 1924

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.

30 cent. *pour l'extérieur*

bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 39

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, **ido,** italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires.... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr.
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro } — 18 fr. — — 24 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Quatorze juillet

Quatorze juillet !... Tout est permis en ce jour de liesse patriotique. Les cabarets ont l'autorisation de rester ouverts la nuit entière. A chaque coin des rues de nos grandes villes, s'est installé un bal que l'aurore ne clôturera même pas. Les débitants de romances s'installent en plein air. Droit absolu d'illuminer les fenêtres, de jouer du piano jusqu'au jour, de rouler ivre dans les ruisseaux, de faire mieux encore. Le flic est paternel et le garde champêtre ferme les yeux. Et tout cela, parce qu'un jour — il y a bien longtemps de cela — on a pris la Bastille.

La Bastille — racontent les précis d'histoire — était une ancienne forteresse d'Etat qui symbolisait le pouvoir absolu. On vous y envoyait parce qu'on estimait dangereux vos écrits ou votre activité, parce que vous déplaisiez à quelqu'un de haut placé, parfois pour un simple caprice. En ce temps-là, la vie du malheureux n'était rien moins qu'assurée. Le paysan, serf attaché à la terre, était considéré par son seigneur comme chair taillable et corvéable à merci. L'ouvrier des villes n'arrivait qu'à grand peine et rarement à travailler à son propre compte. L'instruction était nulle ou entre les mains des prêtres ou de leurs créatures ignorantes. A part les privilégiés de la fortune, la grande masse des hommes vivaient sans confort matériel, plongés dans la crasse des préjugés moraux, esclaves des superstitions les plus ridicules. Quelques êtres seuls, les privilégiés cités plus haut, surnageaient, hautains et dédaigneux, sur cet océan des misères humaines.

Un jour de colère, la masse opprimée se souleva. A Paris, le symbole de l'oppression, c'était la Bastille ; à la campagne, les châteaux. Là, elle se rua sur la vieille forteresse, ici elle fondit sur les demeures seigneuriales. Ce fut le prélude d'une ère de bouleversements politiques. Il y eut plus tard du sang répandu à flots, des têtes coupées par centaines et des conflits gigantesques.

Soit dit entre nous, les danseurs, les amoureux, les ivrognes, les camelots, les épiciers et les marchands de vins se soucient fort peu que leurs aïeux aient rasé des symboles de pierres. Les uns sont aux anges de faire publiquement des gestes qui, ordinairement, leur sont défendus. Les autres se réjouissent de faire de bonnes affaires. Sans compter que ce jour-là, il y a des représentations gratuites dans les théâtres municipaux, des revues, des feux d'artifice et des exercices de pompe extraordinaires.

Le lendemain, hélas ! quatre-vingts pour cent de ceux qui paraissent s'en donner à cœur joie s'en iront reprendre leur collier de misère. Celui-ci pour un salaire qui permet tout juste de ne pas mourir de faim, devra passer quotidiennement le meilleur de son temps entre les quatre murs d'une usine, d'un bureau ou d'un atelier, répétant des gestes semblables, contribuant à produire, comme un automate des objets dont il ignore la destination ; celle-là actionnera du matin au soir un métier tissant de riches étoffes dont jamais un morceau ne couvrira son corps débile. Et les uns et les autres poursuivront leur besogne machinale, souvent abrutissante, trop prolongée pour être attachante. Ils l'accompliront sous la surveillance des gradés de l'industrie et du commerce, sous-officiers civils qu'embauchent à leur solde le petit nombre de spéculateurs et de capitalistes pour l'enrichissement desquels l'immense masse peine, s'astreint à une existence disciplinée, emploie sa force et donne son savoir.

Ce n'est pas commémorer la prise de la Bastille qu'entendent faire ceux qui boivent, chantent, se trémoussent, allument des lampions et font l'amour dans les jardins de banlieue, c'est oublier le lendemain, l'affreux lendemain, la réalité poignante : le terme, le patron, les impôts, le foyer sans chaleur et la famille sans attrait.

Ils vivent ce jour-là comme en rêve.

Comme en rêve vécurent ceux qui, en 1789, détruisirent un symbole. Sans doute les insurgés d'alors mirent bas des pierres, incendièrent des boiseries, pendirent quelques infâmes, mais la nature des hommes demeura la même. La bourgeoisie ne détourna pas à son profit le mouvement révolutionnaire, comme on l'a prétendu à tort. Si celui-ci sombra dans la réaction de thermidor et le despotisme napoléonien, ce fut tout simplement parce que les révolutionnaires se trouvaient être des bourgeois en puissance ; qu'ils répugnaient à une lutte trop continue contre leurs penchants ; qu'ils aspiraient au repos, s'ils avaient profité des dépouilles de l'ancien régime ; ou à la résignation, s'ils n'en avaient rien retiré. C'est l'histoire de toutes les révolutions. Elles sont accomplies dans un moment d'excitation, une période de déséquilibre, puis, après quelque temps, la pendule de la nature revient battre à l'amplitude habituelle.

⁂

On m'objectera que je traite la question trop superficiellement ou de trop haut. On me répondra que le quatorze juillet est « la grande fête républicaine », le symbole de la République elle-même, forme de gouvernement politique qui vise, — comme le prétendait feu Alfred Naquet — à faire des « hommes », tandis que la monarchie, elle, fait des « esclaves ».

La République, de par son essence, ne fait pas des « hommes » mais des « républicains », ce qui signifie tout autre chose.

Qu'est-ce qu'un républicain ?

C'est un administrateur discipliné, ordonné, consciencieux, de la « Chose Publique ». C'est un rouage anonyme et irresponsable de la société républicaine. C'est le serviteur obscur, mais obéissant et dévoué, de la *Loi*, telle qu'elle résulte de la volonté de la majorité du peuple.

Qu'est-ce qu'une république *idéale*, sinon un gouvernement où, s'il n'existe plus de pouvoir politique, héréditaire, viager ou de droit, il n'en existe pas moins un pouvoir : celui de tous s'exerçant sur toutes choses ?

C'est la chose publique gérée, non plus par et pour un Souverain, mais par et pour tous.

Il va sans dire que c'est là fiction pure. En réalité, la « Chose Publique » n'est jamais administrée par un seul ou par tous. C'est par des délégués que la font gérer le « Souverain » et le Peuple.

Et ces délégués — l'expérience de l'histoire le montre, — sont mûs par l'un de ces deux desseins : ou leur intérêt personnel ou le désir de plaire à celui ou à ceux qui les délèguent.

Que la « Chose publique » soit gérée par les délégués d'un seul ou les mandataires de la majorité, en quoi cette combinaison politique peut-elle m'intéresser ?

En régime de République, ne suis-je pas moins esclave de la mentalité moyenne du Milieu, qu'en tout autre régime ? En régime républicain, ne dois-je pas faire abnégation de mes préférences, de mes aspirations, de mes initiatives, de mes goûts individuels lorsqu'ils choquent les idées courantes, ou menacent la quiétude des masses ?

En régime républicain, ne dois-je pas pour la défense, pour l'entretien, pour la perpétuation de la « Chose Publique », être prête à sacrifier mes vouloirs personnels, sinon mes aptitudes physiques et jusqu'à ma vie, tout au moins me résigner à ce que les sacrifient ceux que j'ai mis au monde ?

Aussi ne suis-je ni républicaine, ni démocrate, ni monarchiste, ni impérialiste. Je suis l'adversaire résolue d'un régime gouvernemental quelconque. Je suis pour que l'Individu gère ses propres intérêts, dans tous les domaines, comme il lui sied, sans rendre compte à qui que ce soit de sa gestion, s'interdisant uniquement d'intervenir dans la façon dont autrui gère ses affaires.

Je suis pour que l'Individu traite, solutionne de gré à gré avec autrui, sans l'intervention d'une règle administrative préconçue, d'aucun délégué d'un groupe ou d'une majorité quelconque — toutes les questions de vie pratique qu'il ne peut résoudre par lui même.

Je suis pour que l'Individu puisse disposer librement, sans restrictions, intégralement, du produit de son effort « personnel ».

Je suis l'adversaire de tout ce qui est imposé, contraint, forcé, obligé, et cause de la souffrance évitable, fût-ce au point de vue de l'éducation, des relations sociales ou des mœurs, au nom de la République, de la Royauté ou de l'Empire.

⁂

Pas plus que les autres régimes politiques, la République ne fait des « hommes ». Ce qui fait des hommes, c'est la conviction bien arrêtée (et sa pratique) qu'il est inutile d'abattre les Bastilles extérieures tant qu'en l'être intime subsiste la mentalité qui les rend nécessaires ou leur permet de se réédifier.

Marguerite DESPRÉS.

En guise d'épilogue

On a pu lire dans les grands quotidiens (la nouvelle tient en quatre lignes) qu'à l'issue de leur congrès, MM. les inspecteurs d'Académie avaient banqueté. A ce banquet, comme de juste, assistaient quelques grosses légumes de l'enseignement primaire. Pendant que ces MM. devisaient gaîment des choses de l'instruction, partout de pauvres gosses se préparaient pour cette insanité éducative qui a nom certificat d'études. De mai à fin juin, on voit dans les rues passer ces pauvres enfants, l'œil atone, la mine hâve, perdant l'appétit, le goût des jeux, rêvant tout haut la nuit, tant leur pauvre cervelle est emplie à éclater. Des semaines et des semaines, on gave cette malheureuse matière cérébrale de connaissances et de revisions de connaissances déjà acquises que c'en est à ne pas croire ; le grand jour arrive et en avant les questions fantaisistes sur l'instruction civique, la morale, l'histoire, la géographie, etc ! Et les problèmes qui ne se posent jamais dans la vie réelle ! Bref, il y a des vainqueurs et des vaincus, non point que ceux-ci en sachent moins que ceux-là, mais ils sont plus timides, moins culottés. *Au bout de deux, trois, quatre ou six mois, les vainqueurs ont d'ailleurs oublié la moitié des bribes de savoir qu'on leur avait ingurgitées et le résultat de leur aventure intellectuelle c'est de leur faire détester cordialement tout ce qui ressemble de près ou de loin à l'étude. Dans une circonscription académique qu'il est inutile de nommer, la question de la suppression du certificat d'études fut soulevée dans une assemblée de maîtresses d'écoles... or, il se trouva seulement deux de ces dames éducatrices pour se montrer favorables à ladite suppression... Plaignez vous, après cela, de la torpeur mentale des éduqués... Pendant que les écoliers ne mangent plus, ne dorment plus, perdent l'entrain et oublient la gaîté, MM. les inspecteurs d'Académie sablent le champagne. Comme dit l'autre, ceci compense cela.*

QUI CÉ.

La Violence Etatiste

...Comme tous les socialistes, le Chercheur était parti de la question : pourquoi le travail qui est l'unique source de toute valeur, n'est-il pas en situation de disposer du plein résultat de cette valeur ? — et la réponse avait été : parce qu'une puissance s'interpose entre le travail et sa rétribution intégrale ; il avait alors cherché et sondé l'essence de cette puissance, il avait découvert que c'était la violence et que ladite violence s'incarnait en un organisme officiel : l'Etat. Il avait vu comment cet Etat mésusait de son pouvoir pour favoriser les uns — le petit nombre — au détriment des autres — le grand nombre...

Une grande surprise s'était emparée de lui.

Comment se faisait-il que chacun n'était pas arrivé aux mêmes conclusions que lui ?

Les problèmes dont il s'agissait intéressaient tout le monde, ils se posaient dans la vie de tous les jours. Toutes ces idées : Etat et violence, justice et pouvoir, travail et échange, argent et intérêt, toutes ces idées et beaucoup d'autres encore étaient sur toutes les lèvres — mais qui en savait au juste la signification ?

C'était une chose surprenante. L'argent circulait parmi les hommes et ils savaient à peine ce que c'était réellement que l'argent ; d'innombrables fois, ils échangeaient chaque jour leur travail et ils n'avaient pas la moindre notion de l'échange ; ils vivaient dans un Etat et pas une personne sur mille, sur cent mille, n'aurait pu donner une idée claire de l'Etat si on le lui avait demandé.

C'était une chose plus que surprenante. Il était effrayant de penser combien superficiellement et légèrement les hommes faisaient usage de conceptions dont dépendaient leur bonheur et leur bien-être, ou les entendaient dans un sens si différent de la réalité.

Certes, les principaux d'entre eux savaient ou sentaient que le corps social souffrait de toutes parts, qu'il avait besoin d'une guérison complète. Ses plaies béantes, ses abcès purulents, ses ulcères suppurants ne le démontraient que trop clairement. Mais comme ces malades qui craignent d'apprendre, de la bouche de médecins expérimentés, la cause réelle de leur maladie, le corps social préférait s'en remettre aux mains d'empiriques et de charlatans ayant tout intérêt à exploiter son invalidité et à prolonger sa maladie. Il se refusait d'en appeler même à ses propres pensées, à ses propres investigations qui lui auraient bientôt révélé le nom du mal dont il souffrait.

Partout on enseignait, on acquérait les connaissances élémentaires en sciences exactes et appliquées ; de la science sociale seule on faisait mystère.

Le nom véritable de la maladie sociale était **la violence.**

Mais l'Etat, le grand imposteur, avait tout intérêt à laisser la société humaine dans l'incertitude sur les causes de cette maladie, qu'il lui avait lui-même inoculée. Au lieu de l'en guérir, de l'en délivrer, il insistait pour lui faire absorber de coûteuses et nuisibles mixtures, en échange desquelles il lui extorquait de l'argent. Pour l'égarer, pour l'abasourdir, l'Etat se servait de mots pompeux et redondants ; ses serviteurs et ses manœuvres, en foule, s'étaient emparés de la place publique ; ils ne toléraient aucun doute, ils supprimaient toute critique ; ils persécutaient tous ceux qui voulaient secourir réellement l'humanité.

Le Chercheur vit ce qu'il en était : tel le Dieu de Moïse, caché dans les nuages de l'Autorité, l'Etat dictait ses commandements.

Dans la plaine, une foule gémissante, courbée, sans volonté, affolée et craintive, criait vers lui comme l'unique Sauveur.

Mais il était devenu impossible de tromper désormais le Chercheur. Il avait percé ses différents masques. Le masque du protecteur bienveillant, celui de l'ami paternel, celui du coopérateur au bien social, celui du conseiller averti, celui de l'administrateur consciencieux, celui du serviteur du Peuple.

Ami des uns, de la minorité, l'Etat devenait forcément l'ennemi de la majorité, des autres, tout insensés qu'ils fussent de croire en lui.

Le Chercheur avait donc déchiré le masque et sous ce masque découvert des traits qui n'avaient rien d'humain.

Il avait reconnu l'Etat pour ce qu'il était : *l'ennemi.*

C'est comme ennemi qu'il allait désormais le combattre.

La foi en son autorité maintenait seule l'existence de l'Etat.

Cette foi le protégeait et le soutenait ; son existence en dépendait.

C'est la foi en cette autorité qu'il s'agissait de saper...

John-Henry MACKAY.

L'Instrument de musique

Que fait-il, le grand dieu Pan
Au milieu des roseaux de la rivière ?
Semant le désastre et répandant l'épouvante,
Eclaboussant, sautant, pataugeant dans la vase,
Brisant les nénuphars sous ses pieds de bouc,
Epouvantant les libellules qui voltigent sur les eaux.

Le grand dieu Pan a arraché un roseau,
Il l'a arraché au lit froid et profond de la rivière
Et l'eau limpide en est toute troublée.
Les nénuphars brisés s'en vont à vau-l'eau
Et les libellules avaient fui [rivière.
Avant que le roseau eût été arraché au lit de la

Tout en haut sur la berge, le grand dieu Pan s'est assis,
Tandis que l'eau continue à couler souillée,
Et il coupe et il taille, comme le grand dieu qu'il est seul peut le faire,
Avec sa lame le roseau qui n'en peut mais,
Jusqu'à ce qu'il ne reste plus une trace
Plus une feuille qui montre que le roseau ait été tiré de la rivière.

Il a si bien taillé et coupé qu'il ne reste plus grand chose
De ce roseau qui se dressait si grand dans la rivière.
Il en a retiré la moëlle
Comme s'il s'agissait du cœur d'un homme.
Et dans le pauvre tube, moignon sec et vidé,
Il creuse et façonne des entailles.

« Voici la seule façon » grogne en riant le grand dieu Pan
Assis tout en haut sur la berge de la rivière,
« Voici la seule façon dont les dieux, depuis qu'ils existent,
« Ont réussi à faire de la musique mélodieuse ».
Il approche alors ses lèvres d'une des entailles du roseau
Et souffle de toutes ses forces.

Ah ! la jolie, ah ! la douce, la ravissante musique
Qui résonne le long de la rivière, ô Pan !
Ah ! l'ensorcelante musique, ô grand dieu Pan !
Sur la colline, le soleil en oublie de mourir.
Et les nénuphars renaissent à la vie et les libellules
Sont revenues rêver sur les eaux !

Cependant le grand dieu Pan n'est qu'une demi-bête
Pour rire, comme il le fait, assis sur le bord de la rivière,
D'un homme faisant un poète —
Les grands Dieux, eux, songent à la peine et au prix que cela a coûté :
Au roseau qui ne croîtra jamais plus désormais,
Un roseau parmi les roseaux de la rivière.

Elizabeth Barrett BROWNING.

Réalités, Vérités

On n'a vraiment pas tort de comparer notre époque aux années qui précédèrent la révolution française, cette révolution que les bourgeois ont détournée à leur profit et qui les a faits ce qu'ils sont. Notre époque offre tous les aspects du déséquilibre et de l'incohérence. On sent qu'elle se décompose. De cette pourriture un monde meilleur va-t-il germer ? De la mort, la vie va-t-elle naître ?

⁂

Il y a des gens qui n'ont pas un liard de raison. On se demande comment ils font partie de l'espèce humaine. C'est sans doute par erreur. Ils sont incapables de lier ensemble deux idées. On leur fait croire tout ce qu'on veut. Ils sont dépourvus de l'esprit critique le plus élémentaire. Tout dernièrement, des « fonctionnaires » me soutenaient qu'ils ne voulaient pas qu'on les augmente, car cela triplerait le coût de la vie ! Comment

discuter avec des gens incapables de discerner le vrai du faux, et de voir clair dans le jeu des politiciens, que leur bêtise éternise. Qu'ils crèvent de faim ! Ils n'en continueront pas moins à affirmer que l'Etat prend soin de leurs intérêts.

⁂

Chemins de fer, assurances, banques, etc..., etc..., sont entre les mains d'administrateurs qui commencent par se servir eux-mêmes, car ils sont en même temps leurs propres fournisseurs, ce qui leur permet de faire en peu de temps des fortunes scandaleuses. Ils s'engraissent aux dépens du public, qui ne voit goutte dans leurs tripotages. Hommes d'affaires et hommes politiques à la fois, ils sont bien placés pour obtenir ce qu'ils demandent. On retrouve les même noms à la tête de différentes entreprises. Quelques douzaines d'individu font le malheur des peuples.

⁂

Puisse la Révolution qui vient respecter l'indépendance des véritables intellectuels, et ne pas faire supporter à des innocents les fautes des coupables.

Le régime de la République actuelle, c'est le régime du bon plaisir et de l'arbitraire, c'est la dictature tout court. On ne peut exprimer une idée sans être emprisonné, traîné devant les tribunaux. Pour avoir osé dire quelques vérités, chacun de nous doit s'attendre à faire connaissance avec la justice républicaine.

⁂

Cette race de vampires que sont nos financiers d'après guerre — les mêmes au fond que ceux d'avant-guerre — n'est jamais rassasiée. Il lui faut chaque jour plus d'argent dans ses coffres-forts, au risque de déchaîner une nouvelle dernière guerre. L'Etat, la politique, la presse sont à leur merci. Ils dictent en maîtres leurs caprices à l'univers.

⁂

La dictature, mais elle existe ! Nous la sentons autour de nous, nous la voyons à l'œuvre. Chaque jour elle empiète un peu plus sur notre liberté et tente de faire de nous une chose amorphe. Elle nous assassine lentement, et sûrement. Et quand il ne restera plus dans le monde un atome de beauté, de vérité et de justice, les bourgeois immondes se mangeront entre eux. La mort régnera sur une humanité sans âme et sans conscience.

⁂

Jeter la suspicion sur des camarades, sous prétexte que chaque fois qu'ils ont eu affaire à la police et aux tribunaux ils s'en sont tirés indemnes, alors que d'autres ont été moins heureux, c'est faire preuve de parti pris et d'injustice. On doit faire l'impossible pour échapper aux geôles bourgeoises. Parce que ces « camarades » ont été plus habiles ou plus intelligents que leurs compagnons, devons-nous en conclure qu'ils font partie de la police? Le procédé qui consiste à salir des militants en invoquant de telles raisons n'a pas de nom : il pourrait bien être l'œuvre même de la police, dont le rôle est de diviser pour régner ! Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

Toute personne qui soutient que l'impulsion sexuelle est mauvaise ou même basse et vulgaire, est une absurdité et une anomalie dans l'univers. Elle ressemble à ces aliénés de nos asiles qui tiennent pour mauvais l'instinct de nutrition et veulent se laisser périr de faim. Ils sont comme les déclassés spirituels de l'univers dont ils sont les enfants.

HAVELOCK ELLIS.

Comment nous concevons
la liberté de l'amour

Que l'échange de vues que nous avons intitulé « Questions d'éthique sexuelle » ait intéressé nos lecteurs, le nombre de lettres reçues par nous à ce sujet me permet point d'en douter. Que, par contre, plusieurs de ceux qui nous lisent ne trouvent pas à leur goût que l'en dehors *consacre une place importante à la sexualité, cela ne nous surprend pas non plus. On oublie trop souvent que la liberté de l'amour est l'une des revendications principales des individualistes anarchistes. Une des tâches que nous nous sommes fixées est justement de poser sans réticences la Question sexuelle, de l'envisager comme un facteur de joie et d'expansion de la personnalité, d'en discuter les modalités et les difficultés, de la résoudre, parmi nous, entre nous, dans un* esprit de camaraderie. *Nous continuerons donc à nous occuper de sexualisme théorique et appliqué, d'eugénisme pratique ; nous en déduirons, quand il le sera nécessaire, les conclusions destinées à nous rendre, aux uns et aux autres, la vie « plus agréable à vivre ».*

Nous avons tant à apprendre dans le domaine de la pratique de la liberté de l'amour. Nous sommes sous l'empire de tant de préjugés et, il faut bien le dire, de tant d'anti-préjugés. La mentalité bourgeoise, la mentalité des gouvernants et des gouvernés influe encore sur la nôtre dans une mesure telle qu'elle donne naissance à des incompréhensions surprenantes de notre thèse de la liberté de l'amour. Et surprenantes n'est pas trop dire. N'est-ce pas hier que me parvenait une lettre de l'un de nos lecteurs qui, prenant prétexte d'une phrase contenue dans les Pensées sur l'Amour *de notre camarade M. Roche, prétendait que « l'amour enfant de bohême, qui n'a jamais connu de loi » impliquait Don José autant que Carmen, Don José étant, en son genre, un hors la loi? Mon correspondant justifiait en quelque sorte Don José, puisque c'est à son mépris de la loi qu'il attribuait son geste meurtrier à l'égard de Carmen.*

Eh bien, dans nos milieux, les Carmen et les Don José n'existent pas, ne peuvent pas exister. Pour le démontrer, pour nous situer, nous, individualistes anarchistes de la tendance de l'en dehors, *pour ne laisser place à aucun malentendu sur nos intentions et nos aspirations, nous pensons que le moment est venu d'exposer en toute simplicité, en toute franchise* ce que nous concevons par la liberté de l'amour. *Il est bien entendu que cela ne saurait constituer un dogme, une réglementation, une ordonnance. Nous présentons cette conception comme un échantillon de la tournure d'esprit de nos milieux et dont tiendront compte « les étrangers » qui veulent discuter avec nous la question. Nous la présentons à titre de coutume volontaire, librement consentie, et non point décrétée ou imposée par une autorité extérieure quelconque.*

La présente étude étant destinée à être publiée sous forme de brochure (elle ne fait pas double emploi avec Amour libre et liberté sexuelle, *où le sujet est envisagé à un point de vue plutôt théorique), nous avons adopté la forme par demandes et réponses qui présente un avantage marqué pour l'exposition rapide de la thèse présentée* (1).

J'entends, dans votre milieu, faire très souvent allusion à la liberté de l'amour. Qu'entendez-vous par là?

Par liberté de l'amour, nous entendons l'entière possibilité pour un ou une camarade (2) d'en aimer une ou un autre selon que l'on y pousse ou incite son déterminisme particulier.

Parmi nous, la liberté de l'amour se conçoit sans égard aucun aux lois morales édictées par les gouvernants, aux habitudes ou convenances reçues ou acceptées par les sociétés humaines. Parmi nous, la liberté de l'amour se comprend « par delà le bien et le mal » conventionnels. Elle se conçoit en dehors de l'état civil, de la situation sociale, de l'opinion publique, de la consanguinité. Elle n'a aucun égard aux préjugés courants sur la pudeur, la virginité, la vertu, le vice, la considération, l'estime, la réputation, l'amour unique, etc. Elle ne tient pas compte du fait que l'être désiré ou aimé cohabite ou entretient des relations amoureuses antérieures; qu'il est, pour parler comme le vulgaire, « père » ou « mère de famille », etc. Elle s'entend sans garanties de fidélité ultérieure.

Notre conception considère comme éminemment ridicule qu'il soit réservé à un seul sexe de proposer l'expérience amoureuse. Selon nous, il appartient au compagnon comme à la compagne de faire connaître son désir d'aimer. Notre conception de la liberté de l'amour se conçoit en dehors de toute réserve ou retenue à cet égard pour l'un comme pour l'autre sexe.

Nous considérons tout et toute camarade comme un amant ou un compagnon, comme une amante ou une compagne possible, en perspective. Nul d'entre nous ne trouve à redire à se voir sollicité en vue d'une expérience amoureuse, quel que soit le ou les camarades qui en fasse la proposition. Et cela dans n'importe quelles circonstances ou conditions. Nul « tiers » ne saurait opposer un obstacle à la proposition de l'expérience amoureuse, à plus forte raison à sa réalisation. Dans la mesure de ses possibilités, chacun de nous facilite au contraire la pratique de la liberté de l'amour.

Au fait, qu'entendez-vous par amour?

Ici, nous désignons par le terme *amour*, soit l'attirance ou la passion sexuelle, soit le désir et la satisfaction de l'appétit sexuel, satisfaction manifestée ou réalisée par le coït, ou par le besoin de toucher, caresser, embrasser le sexe opposé ou encore de jouir de sa présence (3).

Notre conception de la liberté de l'amour implique que l'attraction, l'appétit, le désir sexuels, l'amour enfin n'a pas seulement pour origine les appâts ou attraits extérieurs de l'être aimé, le fait qu'« il vous porte à la peau ». Il peut avoir pour cause et tout aussi bien, sa sensibilité, son intellectualité, sa sentimentalité, son caractère, sa nature affectueuse, les aventures ou les péripéties douloureuses de son existence, ses manifestations de tendresse à votre égard, sa persistance dans le désir même. Il n'est point chez nous de règle définie à cet égard.

Nous concevons l'amour comme une expérience de la vie individualiste et sa pratique comme un aspect de la camaraderie qui nous rattache les uns aux autres. Expérience amoureuse, est parmi nous, synonyme d'*expérience de camaraderie amoureuse*.

Nous pratiquons cette expérience par égoïsme pur, pour en retirer une jouissance, un plaisir soit physique soit sentimental, pour augmenter notre bonheur, parce que nous la considérons comme une des manifestations les plus réelles de *notre joie de vivre*, une des réalisations les plus immédiatement préhensibles de la volupté de vivre. Sauf lorsqu'il s'agit de cas pathologiques nettement déterminés et radicalement incurables, nous envisageons la *chasteté* comme un état antinaturel, comme une atrophie nuisible à la santé physique et intellectuelle, comme un obstacle au développement intégral de la personnalité, comme une attitude d'ignorance contre laquelle il convient de réagir et qu'il faut combattre de toutes ses forces.

Ne trouve-t-on pas chez les bourgeois (pour employer votre terminologie) des personnes qui pratiquent, eux aussi, « l'amour libre » ?

Certes, on rencontre, et en assez grand nombre, des « bourgeois » qui pratiquent « l'amour libre » ou, pour mieux dire, sa caricature. Chez eux, cette pratique s'accompagne de flirt, de coquetterie, de manœuvres savantes destinées à déguiser l'acuité du besoin sensuel. Chez eux on ment, on farde, on ruse, on calcule, on nourrit des arrière-pensées. On fait entrer en ligne de compte les intérêts pécuniaires, sinon la vénalité. On rend « amour libre » synonyme de « prostitution ». On se « paye la tête » de qui a cru en vos déclarations d'amitié ou de sympathie. On manifeste une crainte puérile de la bonne ou mauvaise opinion que peut engendrer le « don » de son corps. On filtre la passion, on verse l'émotion au compte-gouttes, on distille la sensibilité. On fait croire ce qui n'est pas. On promet volontiers sans avoir l'intention de tenir, on se dérobe méchamment après avoir donné des raisons positives d'espérer; on fait cruellement faux bond après avoir permis qu'on s'attache à soi; on joue malignement à s'offrir et à se reprendre. On va jusqu'à se délecter en la douleur de qui agonise parce qu'on refuse son amour. En un mot, on s'insoucie de *faire souffrir*.

Notre conception de la liberté de l'amour se relative à notre compréhension de la camaraderie. Parmi nous, on s'aime en « bonne camaraderie » et voilà tout. Or, la camaraderie entre individualistes anarchistes consiste en une sorte d'association volontaire dont les composants ont pour ainsi dire conclu un accord tacite aux fins de s'épargner mutuellement toute souffrance évitable. Comme toutes les autres expériences de la camaraderie individualiste, plus qu'elles, celles se rapportant à la vie affective ou sentimentale se vivent, se poursuivent, s'épanouissent, se renouvellent, s'interrompent, prennent fin, se recommencent, selon ce point de vue.

(à suivre). E. ARMAND.

---

(1) La brochure en préparation contient certaines additions destinées à commenter ou renforcer, sous une forme originale, notre thèse.

(2) Pour éviter les répétitions, il est entendu que le terme camarade s'applique indifféremment à l'un ou à l'autre sexe, et que le terme individualiste sous-entend individualiste anarchiste.

(3) Nystrom : *La Vie sexuelle et ses lois ;* Forel : *La Question sexuelle ;* Robert Michel : *Sexual Ethics.*

Le changement

Si j'avais à prêcher une doctrine au monde, ce serait l'amour du changement, ou, pour le moins, de ne point le redouter..... La phase la plus inesthétique et la plus décourageante du spectacle qui se déroule sous nos yeux — en tant qu'il se rapporte à l'humanité — c'est sa tendance à la stratification, à la stagnation, à la rigidité. Cette même chose qui fait naître l'homme, le fait cesser d'exister avant qu'il ait perdu toute élasticité, toute malléabilité, et la nature est constamment occupée à recommencer son travail, par exemple les feuilles sur les arbres..... Cette tendance vaut autant pour les religions, les théories, les arts, les philosophies que pour les animaux, les races, les individus. Rien n'est stable. Tout est possible, tout est permis. La chose la plus certaine et la plus établie qui puisse défier le scepticisme le plus rigoureux, c'est la loi du changement. Des sources de l'insondable, que ne pourrait-il pas jaillir ? Puisque nous savons que nous ignorons ce qui dépasse nos connaissances — comment pourrions-nous même imaginer ce qui va survenir, ce qui va suivre?

Je pense souvent à la folie de l'humanité qui s'oppose aux changements, ce qui ne les empêche pas de se produire graduellement, sans interruption, modifiant la face du monde. De quels surprenants changements la vie n'a-t-elle pas été témoin? Surprenants parce que tout simplement la vie ne semble pas avoir été faite pour le surprenant, pour l'étonnant. Nos petites mentalités, riches d'une expérience qui ne dépasse pas soixante-dix ans, en général, ne peuvent que s'extasier devant des phénomènes naturels, lesquels à la vérité, par rapport à l'infinie durée du temps, s'accomplissent rapidement. Mais à un être dont l'existence est si courte, comme tout cela semble lointain, paraît impossible! Si l'on pouvait vivre mille ans, la valeur du changement ne tarderait pas à s'affirmer et ce qu'on considère comme étonnant deviendrait tout naturel, tout ordinaire.

Si l'on observe d'un peu près les phénomènes géologiques et biologiques, on s'aperçoit tout de suite combien la Nature est disposée à abandonner une forme d'effort pour une autre, à renoncer à une tendance difficile dans un sens pour en choisir une plus facile dans un autre sens. La théorie du pragmatisme se trouve à de certaines époques confirmée par le fait de la disparition d'espèces de forte taille — et selon toute probabilité ayant réussi — disparition ayant pour cause les difficultés de leur subsistance, alors que prospèrent d'autres espèces plus chétives, mais aux besoins moindres et plus faciles à satisfaire..... L'homme se dit à lui-même qu'il est le « roi de la création ». Est-ce exact? Qu'un changement léger se produise dans la « chimie » de notre atmosphère — si léger qu'il serait à peine observable, — un changement dans l'odeur de l'air ou le goût de l'eau suffirait à le faire périr ou à le rendre si invalide qu'il cesserait d'avoir une importance quelconque. Ce changement pourrait être défavorable à l'homme et favorable, par exemple, au chat ou à l'araignée. L'homme, pauvre animal engourdi et trébuchant, serait dévoré par un animal qu'il dorlote — son favori affamé et païen. Finie du même coup sa théorie de la domination. Si vous ne me croyez pas, parcourez l'histoire ou plus simplement observez ce que des traces d'acide carbonique peuvent produire dans votre propre maison — observez ce que la fumée fait dans une équipe de pompiers ; comment l'eau, la chaleur, le froid peuvent venir à bout des organismes vivants. Quelle étoile — même la plus humble — ne pourrait, en s'approchant de la planète, produire l'un ou l'autre de ces changements?

Profondément, très profondément gît le mystère et les systèmes fleurissent comme des mauvaises herbes dans un jardin. Si les théories proposées sont artistiques, appelons-les « fleurs », si vous voulez. Les arts émergent du mystère, mais si on les laisse à eux-mêmes, ils deviennent bientôt une chose du passé. Ce dont l'individu doit se souvenir, c'est qu'il est une parcelle de cette vaste agitation et incertitude. La vie ne conservera rien à jamais ; pas plus l'Egypte que la Grèce ou Rome, ou l'Angleterre ou l'Amérique, ou la France. La vie ne conservera pas un type immuable de Dieu, un code de morale, une méthode déterminée de vie. Nous formulons des règles destinées à régenter la vie : un beau jour, la vie change et nos règles ne valent plus rien. Beaucoup pensent qu'il existe une chose telle que « la justice », mais l'expérience nous apprend qu'il s'agit là d'une abstraction, et que ce que nous apercevons en réalité est un compromis occasionnel établi au cours d'une bataille éternelle. Beaucoup croient qu'il existe une chose telle que « la vérité », mais si cette chose existe, elle est en dehors de la conscience de l'homme, car il ne possède pas la connaissance voulue pour la discerner. Il y a trop de choses qu'il ignore pour qu'il puisse dire quel est « le vrai ». De même, « la vertu » et « l'honnêteté » sont des mots et pas davantage : ce sont les symboles de quelque chose que l'homme voudrait croire vrai et permanent. Ils représentent un équilibre qu'il voudrait établir entre des extrêmes, mais ils n'ont d'importance pour lui que pour le moment.... Tout ce qu'il nous est possible de savoir, c'est que nous ne savons pas.

Ma recommandation la plus urgente — si cela devait avoir quelque importance, — ce serait donc d'aimer le changement, la variété — c'est d'eux que proviennent tous les spectacles, tous les charmes, toutes les consolations dont nous avons conscience... Le conseil de tenir son esprit ouvert est fondé sur la tendance naturelle au changement. Ne pas se cramponner trop fortement à une religion, à un régime gouvernemental, à une doctrine des mœurs, à une méthode de vie — mais être prêt à abandonner sur le champ les enseignements du passé, se tenir libre et disposé à accepter des circonstances nouvelles et radicalement différentes est une situation idéale pour l'esprit humain. Non pas qu'il y ait en réserve quoi que ce soit de plus parfait (personnellement, je ne le crois pas), mais il suffit de savoir qu'il y a autre chose, une chose nouvelle à sa portée, tout près, derrière la porte, au coin de la rue, qui dépasse les prévisions de philosophe ou du penseur.

Etre toujours prêt à accueillir le neuf et savoir qu'il vaudra tout autant que le vieux, voilà la grande chose. Mais ceci est un conseil vain, car les expériences, les capacités, les tendances de l'homme ne dépendent pas de lui. Il y a quelque chose dont à la fois nous faisons et nous ne faisons pas partie. Il y a un mystère dont nous faisons partie intégrante, mais qui ne se dévoile pas à nous. Ses impulsions nous agitent de jour en jour, de siècle en siècle ; elles nous frappent de terreur ou nous font vibrer de joie... C'est par son mécanisme que nous vivons, tous les noms dont nous le douons, l'acclamons ou le maudissons ne signifient rien par eux-mêmes, ils servent à illuminer l'une de ses tendances particulièrement saillantes : *le changement*. Et cette tendance, il *nous faut* l'accepter, que nous le voulions ou non.

Théodore DREISER.

La vérité est un flambeau qui luit dans un brouillard sans le dissiper.

HELVÉTIUS.

Débrouillons-nous !

Voilà un titre qui porte à réfléchir, vague, indéfini, aussi ténébreux que l'illégalisme.

Se débrouiller? Mais ils sont légion, ils sont même la majorité ceux qui, dans la société actuelle, sans être anarchistes, sans s'intéresser aux questions sociales, cherchent à se débrouiller, légalement ou illégalement.

Illégalement, l'apache guette le moment propice pour me chiper avec le plus de facilité possible mes quatre sous. Le mastroquet se débrouille du mieux qu'il peut en mettant de l'eau dans son vin. Contrebandiers, braconniers, macadamistes, estampeurs de tout poil se débrouillent à qui mieux mieux.

Légalement, le forain, l'intermédiaire, l'chand de marrons, l'chand de chiffons, les mille et un petits artisans ou façonniers arrivent, plus ou moins, à se débrouiller pour se procurer, hors de l'usine, de l'atelier, plus d'aisance et d'indépendance. Certes, ce résultat n'est pas à dédaigner au point de vue moral. A l'atelier ou à l'usine, tout n'est que soumission ou contrainte; toutes les délicatesses ou prévenances qu'on y remarque sont au fond synonymes de bassesse, platitude, humiliations.

Mais c'est en politique, en économie sociale que se trouve atteint le record du débrouillage. Les diplomates qui prétendent vouloir orienter le monde de la production ont trouvé le bon filon pour se débrouiller. Ils arrivent à grouper autour d'eux un fort troupeau de suiveurs, d'ignorants, de fanatiques, à qui l'on fait faire toutes sortes de grimaces et auxquels on procure même des sifflets à roulette, le cas échéant.

Se débrouiller? Mais lequel d'entre nous ne cherche pas à y parvenir, d'une façon ou d'une autre. Moi, je cherche à me débrouiller au moyen de mon métier à tisser ; mon voisin se sert de sa machine à écrire ; celle-là a recours à sa machine à coudre. Mais nous sommes en plein dans le siècle du *débrouillage* et de la *mendicité*, le siècle où chacun se... démerde... pour attraper une place, un poste, une croix, une médaille, une récompense... Mais N. de D. ! je me demande si nous allons toujours continuer à nous inspirer de ces petits moyens, à nous appuyer sur ces expédients chétifs, résidus du passé qui les a légués au présent, système où toute aspiration vers l'indépendance individuelle, où tout geste, acte, lueur, indice, exemple de rénovation personnelle disparaît, englouti par le désir de *gagner*, d'*acquérir*, d'*ambitionner*, d'*intriguer* d'une façon ou de l'autre.

J. CHAPOTON.

J'admets que le terme « débrouillard » est assez vague et qu'il peut englober toutes sortes d'individus : du banquier au contrebandier. Si j'avais intitulé mes articles : **Emancipons-nous !**, cela aurait prêté à moins de confusion, tout en s'éloignant davantage de la vérité, car pour ne pas subir certaines contraintes sociales, force nous est bien de ruser. Là où il faut se servir de la ruse, on ne peut guère s'émanciper que par rapport à « débrouillage ». Il est difficile que les moyens auxquels on a recours ne portent pas l'empreinte du cadre social au dedans duquel on évolue. Ce que nous préconiserons sera toujours plus ou moins apparenté aux contingences que nous haïssons cependant. Ainsi, malgré la différence de profession, un cambrioleur et un financier peuvent être doués d'un tempérament semblable... Quant aux mobiles qui les déterminent : pour le financier, ils sont invariables, c'est accumuler de l'argent avec de l'argent. Pour le cambrioleur, ils peuvent être autres : il peut être poussé par l'envie, la jalousie ; il peut être dégoûté des servitudes sociales et voler pour vivre loin des maîtres et des valets. Ce parallèle peut valoir pour tous les cas et je ne l'emploie que pour illustrer le sens dans lequel j'entends le mot « débrouillard ».

« Se débrouiller » pour moi, c'est employer des moyens de vivre qui permettent à celui qui en use d'être plus libre d'abord, d'attaquer l'oppression et de se défendre contre elle avec plus de succès. Le « débrouillard » c'est celui qui veut, grâce aux dits moyens, marcher en révolté et non comme un chien portant collier.

Ma campagne ne faisant que de commencer, on comprendra qu'elle n'embrasse pas encore tous les sujets. Il est évident que si tout le monde était marchand de chiffons, ce métier ne tarderait pas à disparaître. Seulement je ne m'adresse pas à tout le monde, je m'adresse aux camarades anarchistes, qui sont loin, bien loin d'être tout le monde. Parmi eux, beaucoup souffrent dans les usines ; ils y restent, ils y végètent, ils y languissent parce qu'ils ne connaissent point d'autre issue. Mon but, c'est d'attirer leur attention sur ce fait : qu'il y a mille petits moyens de s'évader de leur situation. Je crois qu'il est intéressant d'étudier toutes les possibilités de vivre hors l'usine ou l'atelier, ne serait-ce qu'au point de vue documentaire. Camelots, forains, braconniers, contrebandiers, professions illégales, nous les examinerons théoriquement tour à tour. Nous passerons ensuite aux métiers qui demandent un petit capital : culture, élevage...

Pas anarchiste le débrouillage? Et pourquoi cela? Il nous fait vivre. Pour arriver à gagner la matérielle, j'avoue que je n'ai pas encore trouvé un procédé qui ne ressorte du dupeur ou du dupé. Nous cherchons à réduire toujours plus l'importance de ce rôle dans nos rapports avec nos semblables. Et c'est tout ce que nous pouvons faire. Avec quel plaisir je serrerais la main de celui qui nous débarrasserait du système de l'achat et de la vente, commercialement entendus. Jusqu'à ce jour, hélas, je n'ai pas rencontré pareil réalisateur. Le bonheur parfait, l'harmonie complète, c'est toujours pour plus tard, après ma mort. En attendant ces temps paradisiaques, pour vivre, il faut que je me courbe à l'atelier ou qu'au dehors je m'adonne à des occupations qui rendent mon esclavage moins sensible, la vie moins dure. Je ne puis échapper à ce dilemme.

Pierre BONNIEL.

Vous êtes-vous réabonné ?

Affirmations

Je sais qu'après avoir tout le long de la route
sur mon front enfiévré senti l'aile du doute
battre, angoissante et glacée;
Je sais qu'après avoir fourni tout mon effort,
Après avoir aimé, haï, pleuré, souffert, joui,
projeté, agi, exécuté, interrompu, échoué, réussi,
fait pleurer et fait souffrir;
Je sais que mon sort sera de finir dans une fosse,
cadavre en putréfaction.
Je sais que je m'en vais d'où je viens : vers la terre.
Et qu'un jour, réduits en poudre,
mes os se mêleront à la poussière du sol.
D'autre espérance il n'est qui ne soit vaine ou fausse.
Je n'en nourris aucune autre.

Et c'est la fin vers laquelle s'achemine toute chair.

Le bien, le mal, le ciel, l'enfer,
l'ultime justice, le jugement dernier, l'harmonie
finale, l'âme immortelle :
Tous ces termes-idées que le prêtre inventa,
auxquels il crut, qu'il enseigna et qui solutionnent
d'embarrassantes questions.
Tous ces mots me sont inutiles pour exister
et je n'ai point foi aux doctrines qu'elles évoquent.
Je sais que les hommes ont imaginé leurs dieux à
leur ressemblance
— un peu plus pervers qu'ils ne le sont eux-
mêmes —
et je n'éprouve pas le moindre besoin de me courber
devant les divinités que créèrent mes semblables.

Ce n'est pas que la joie du rêve me soit inconnue.
Ce n'est pas que je n'aspire à prendre mon essor
vers le merveilleux,
et à oublier, dans l'extase des chimères,
les misères qui rendent si pitoyables la vie des
hommes sur la planète.
Ce n'est pas que je ne languisse après l'Inouï et le
Rare,
que je ne souhaite m'en enivrer,
mais force ne m'est point, pour susciter mes songes,
de conjurer le surnaturel et de recourir à la méta-
physique.
Ce que mes sens perçoivent et saisissent suffit et
au-delà.
De l'armée des astres qui évolue dans les plaines
du firmament
aux hordes d'insectes qui s'ébattent sur la surface
des eaux dormantes,
les sujets de méditation me sont innombrables
comme le sable des plages.

La forme, le son, la couleur des êtres et des choses
qui sont,
leurs combinaisons et la multiplicité de leurs aspects,
les sensations que font naître maintes de leurs
manifestations,
les voluptés que procure leur jouissance,
les raffinements de ces voluptés, les complications
de ces raffinements,
la poursuite de celles des démonstrations de la Vie
qui font palpiter mes tempes, vibrer mes nerfs et
stimulent mon sang :
Tout cela suffit et au-delà pour alimenter mes rêves,
tout cela suffit pour teindre mes rêves de Poésie, de
Féérique et de Fantastique.

E. ARMAND.

Anarchisme et Anarchistes

Depuis quelques années et spécialement depuis la guerre néfaste, cette guerre de destruction qui a bouleversé les esprits et les consciences, on remarque dans le mouvement anarchiste une interprétation des idées et de la tactique plus ou moins équivoque ou confusionniste. Cette équivoque, cette confusion engendre une prétendue éducation libertaire, toute de temporisation, qui cherche à se faire passer pour la doctrine anarchiste unique et réelle. Cette éducation, tissée, saturée de quiétude, implique une propagande généralement inefficace et manifeste une indifférence méprisante pour tout ce qui est action immédiate. Elle a créé parmi nous des illusionnés, voire des enthousiastes, insensibles, spirituellement, à la révolte violente, inconditionnée. Certains sont poussés par un dogmatisme qui ignore tout de la conscience, des sacrifices, des luttes iconoclastes que l'anarchisme réclame de ceux qui s'en font les pionniers.

Les antagonismes de personnes, les opinions de groupes, engendrent des « fractions de tendance anarchiste », des écoles qui se meuvent en général dans l'absurde, dans l'incohérent, dans le réformisme. Toutes ces déviations ont pour cause notre éloignement, notre abandon de l'idée anarchiste, qui relative toute tactique, toute conception à la liberté et au bien-être immédiats, actuels.

On m'objectera que les thèses, les écoles, les propagandes individuelles ou collectives qui se réclament de l'anarchie ne diffèrent que sur des détails peu importants, qu'elles visent, somme toute au même but. Je ne suis pas de cet avis. Il y a des antagonismes profonds de pensée et d'action qui font que les désaccords, insignifiants à l'origine, s'accentuent davantage à mesure que se précisent les intentions de ceux qui défendent telle ou telle thèse qui n'a rien de commun avec la pure conception anarchiste. Ainsi naissent de véritables partis, tels les anarchistes communistes, les anarchistes syndicalistes et organisateurs, les évolutionnistes, les modérés. De déviation en déviation, on aboutit à participer à la mascarade électorale et se réclamer quand même de l'anarchisme ! !

L'anarchisme expose, présente, affirme, une seule idée, une tactique unique, une fin unique.

Sa tactique consiste en une pensée et une action nécessairement violente, inconditionnée et immédiate, comme est inconditionné et immédiat l'ensemble des besoins de vivre et de jouir de la complète liberté naturelle. La fin de l'anarchisme, c'est de conquérir la plus grande somme de bien-être et de liberté pour tous les êtres indistinctement.

Pour nous libérer des influences et de l'opinion d'autrui — qui tendent à réfréner tout acte individuel de rebellion — il convient de se former une idée bien arrêtée des nécessités et des souffrances réelles de la vie, de se convaincre personnellement du « droit » inviolable et individuel de tout être à la liberté infinie, à l'infini bien-être, selon que la vie naturelle nous y convie. Il convient de créer en nous une fermeté consciente qui nous poussera à livrer une bataille qui ne connaît ni limites ni trêve, au risque de nous briser dans nos efforts pour conquérir cette liberté dont la nature a planté en nous le besoin irrésistible.

ERRICO DEL GARGANO.

[Sans aucun doute, ces temps derniers ont vu des déviations de l'anarchisme extraordinaires, mais dire que l'action et la pensée anarchistes sont *nécessairement* violents, c'est une affirmation dogmatique. L'action et la pensée anarchistes s'exercent en dehors de toute cristallisation et cet exercice dépend du tempérament personnel de l'anarchiste. Il y a des individualistes qui estiment que dans leur lutte contre l'autorité, la ruse est plus efficace que la violence, qui pensent que se jeter tête baissée contre un mur n'est pas le moyen à employer pour conquérir « leur plus grande somme de liberté. » Il est autant de tactiques que de tempéraments individuels et c'est agir « anarchistement » que de le reconnaître. Il est bien entendu que cela ne s'applique pas à la propagande en faveur du vote, injustifiable à n'importe quel point de vue de l'horizon libertaire qu'on puisse se placer. E. A.]

Croquignoles

Une belle réalisation anarchiste.

On sait qu'il s'est créé — quand il n'y avait plus de danger à le faire — une « Ligue pour la reconnaissance légale de l'objection de conscience », sujet dont on a parlé ici à plusieurs reprises.

De semblables ligues se sont créées à l'étranger, mais en pleine guerre, sans crainte des conséquences, alors que le militarisme régnait, était au faîte de sa puissance.

Bref, réunis en séance plénière, nos ligueurs exigent — venant de ces pacifistes, c'est à vous donner le frisson — oui, ma chère, exigent que le gouvernement examine avec la plus grande bienveillance *les cas d'insoumission qui lui seront présentés.*

Remettez-vous, il ne s'agit pas d'une campagne en faveur des insoumis destinée à ébranler l'Etat jusqu'en ses fondements, il s'agit de se recommander à la « bienveillance gouvernementale ». Et si le gouvernement reste sourd aux exigences des ligueurs, il faut croire que les insoumis resteront où ils sont ?...

Comme exemple de réalisation anarchiste, c'est réussi.

CANDIDE.

Les Jeux et les Jouets

...Les ethnographes ont démontré depuis longtemps déjà que beaucoup de jeux ruraux de l'Europe sont des restes de vieilles cérémonies. Mais ce n'est là qu'un aspect d'un problème complexe qu'il faut résoudre à part dans chaque cas spécial. Il convient aussi de regarder les jeux comme le point de départ de toute une catégorie d'activités qui, sous le nom plus aristocratique de « sports » ont de tout temps été un moyen pour l'humanité de se maintenir « en forme » en vue d'un but que les biologistes ont démontré être l'instinct de reproduction. Les travaux de Karl Groos sur les *Jeux des Animaux* (Alcan) et les *Jeux des Hommes* (en allemand) ont mis bien en lumière l'importance biologique des exercices rythmés, plus ou moins violents, exécutés soit par quelques individus seulement, soit par des groupements parfois considérables.

Que le jeu des enfants et des adolescents soit un préexercice, c'est-à-dire un entraînement à des activités pratiquement ou physiologiquement utiles au cours de la maturité, c'est l'évidence même : pourtant cette évidence n'est apparue que depuis peu ; et un excès s'est produit, puisque la manière de concevoir les jeux et les sports de nos jours tend à surmener et à affaiblir ses adeptes.

Je ne veux pas dire cependant que les jeux anciens ou primitifs ne causaient pas aussi un certain surmenage ; mais il était temporaire, non pas comme dans les sports modernes continu et même progressif. Rien de plus fatigant par exemple que le célèbre jeu normand de la soule qui est l'ancêtre du football et du cricket ; ou certain jeu de paume à cheval, si en vogue dans l'ancienne France, et qui, connu aussi des Indiens de l'Amérique du Nord, nous est revenu mieux ordonné sous le nom de polo.

Pour avoir des renseignements sur nos jeux, il faut recourir aux monographies locales ; encore beaucoup de descriptions sont-elles trop brèves ou visiblement dues à des observateurs qui, n'ayant pas participé eux-mêmes aux jeux, n'ont pas su insister sur les détails typiques. La plupart des jeux d'adultes sont pendant le XIX^e^ siècle tombés au rang de jeux d'enfants, quoique certains d'entre eux conservent comme une sorte de caractère sacré. Il est encore de règle, par exemple, dans les Alpes, que les enfants ne soient pas autorisés à jouer aux quilles ni aux boules dans les lieux publics consacrés à ces jeux, places de village, ruelles, terre-pleins de café, « boulodromes ». Ce sont des jeux réservés aux adultes et auxquels les garçons ne peuvent participer qu'à partir de quinze ou seize ans ; ni les femmes, ni les filles n'ont le droit traditionnel d'y jouer. Ce n'est pas une question de force ou d'adresse, mais une sorte d'interdiction, de tabou, une réserve sexuelle très ancienne.

Un classement des jeux français ne saurait être proposé que selon des lignes très générales, à moins d'accepter celui des biologistes et de distinguer les jeux sensoriels et les jeux intellectuels, et parmi les premiers, ceux de la vue, de l'ouïe d'une part, et les jeux musculaires de l'autre. Dans la deuxième catégorie se classeraient les énigmes, devinettes, etc. Les jeux populaires qui ont le plus attiré l'attention sont ceux qui exigent de la force musculaire et comme acteurs des « rustres » : sauts en Provence, luttes un peu partout.

Certains jeux qu'on a cru populaires ne le sont devenus que par suite d'une influence de cour ou de château. Il en est ainsi de la *quintaine*, qui consistait à courir à cheval sur un écusson ou un mannequin de bois et à le frapper au milieu de la poitrine avec une lance de bois. C'était une dégénérescence des nobles tournois ; il avait en Touraine acquis une forme particulière, étudiée par Carré de Busserolle (*Usages singuliers de la Touraine*, Tours, 1884) : la joute se faisait exclusivement sur une rivière et les meuniers, bateliers et pêcheurs demeurant dans la circonscription d'une seigneurie étaient astreints à y prendre part par ordre du châtelain de cette seigneurie ; « et s'ils feignent de rompre leurs perches ou s'ils défaillent au jour, lieu et heure, il y a soixante sous d'amende. » Ce règlement a été longtemps en vigueur dans toutes les seigneuries de la Touraine ; le jeu se pratiquait le jour de la Pentecôte dans certaines localités, celui de la Trinité dans d'autres. Mais il faut se garder, je crois, d'y voir une survivance de joutes sur l'eau plus anciennes comme il en existait ailleurs, notamment en Italie, et comme on en voit encore dans les îles de l'Océanie ; c'était une transposition narquoise par les seigneurs à leurs sujets d'un divertissement noble par excellence et qui les amusait fort, parce que ces chevaliers improvisés tombaient le plus souvent à l'eau.

Les jeux des enfants sont quelquefois, mais pas toujours, une déformation ou une imitation des jeux d'adultes. Par exemple, les jeux de balle des garçons sont le reste de jeux de paume pour jeunes gens et guerriers ; mais les billes, le saute-mouton, le jeu de l'ours (aujourd'hui presque disparu et qui m'a valu, au lycée de Nice, de fortes bosses), les barres, etc., sont bien spécifiquement des jeux enfantins. Cependant le colin-maillard, qui sort aussi des mœurs modernes, était encore un jeu d'adultes au XVIII^e^ siècle, comme en témoignent maintes estampes.

Plus complexe est le problème des rondes enfantines, et surtout des scènes dialoguées et chantées comme *La Tour prends garde ; Pâss' pass' les allumettes, la dernière y restera.* Faut-il voir dans les rondes *Qui marierons-nous* ou *Les yeux d'amour*, comme le veut Saintyves, des restes d'incantations magiques ou, comme je le crois plus volontiers, des chansons d'adultes du temps des cours d'amour et des réunions de chevalerie tombées ensuite sinon dans le ridicule, en tout cas dans le domaine enfantin, au même titre que le jeu de colin-maillard ? On ne pourra répondre que lorsque aura été publié un recueil complet de ces rondes et formulettes enfantines de France, classées par séries scientifiques et avec une comparaison aussi étendue que possible.

La recherche est plus avancée en ce qui concerne les jouets. Ainsi les crécelles que nos gamins achètent à la foire et font tourner tout le long de l'année viennent tout droit des crécelles qu'on devait mouvoir pendant l'office de Ténèbres seulement et qui représentent les cloches primitives de nos églises ; car pendant les premiers siècles du christianisme, les églises n'avaient pas de cloches et les fidèles étaient appelés à l'office par des cliquettes et des crécelles parfois énormes, comme il en subsiste encore dans quelques églises d'Orient.

De même les poupées de nos filles étaient primitivement les représentations de diverses divinités ; au Maroc, des poupées figurent encore la Pluie et on les promène cérémoniellement en temps de sécheresse. C'étaient donc des statuettes sacrées portatives, qui n'ont perdu cette signification que relativement tard en Europe, j'entends depuis trois ou quatre siècles à peine, pour devenir un jouet commun à toutes nos filles. Ce n'est pas à dire que les petites filles ne se soient pas fait de tout temps des « bébés » ; car jouer à la maman est biologiquement un préexercice, tout comme le cheval représenté par une canne est un préexercice des garçons dans toutes les nations du monde.

On a trouvé dans des tombeaux néolithiques des animaux façonnés en terre glaise ; étaient-ce des jouets, ou des représentations de divinités animales, on n'en sait trop rien en règle générale. En tout cas, les animaux en poterie sont de nos jours un jouet dans maintes campagnes (Heimberg, en Suisse, s'est fait une spécialité de cette production) ; de même les bergeries de la Forêt-Noire rappellent les représentations animales et humaines que depuis le moyen âge on a faites pour les crèches de Noël et dont les santons de Marseille sont des exemples célèbres.

Parmi les animaux en poterie, il existe une série curieuse, celle des oiseaux-sifflets ; j'en ai réuni une assez bonne collection et je crois pouvoir affirmer que ces oiseaux-sifflets étaient primitivement des objets employés au cours de certaines cérémonies agraires. Quelques-uns sont creux ; en y mettant de l'eau, on imite à volonté le chant du rossignol, dont le caractère sacré est très ancien ; il s'est conservé dans maintes chansons populaires, dont l'écho affaibli se retrouve dans *Roméo et Juliette*.

Sacrés aussi primitivement les petits drapeaux que promènent les enfants du Nord de la France et qui possèdent encore en Belgique leur signification ancienne, sous la forme de « drapelets de pèlerinage ». Bref, les jouets sont un sujet d'étude, non pas seulement curieux ou amusant, mais qui évoque, sous sa futilité apparente toutes sortes de coutumes et de croyances anciennes et primitives. Les enfants ont tous, d'ailleurs, quelque chose de primitif ; c'est très tard seulement qu'ils se « civilisent » comme le veut la norme de leur époque.

Il ne faut pas oublier non plus les jouets qui dérivent de la littérature, par exemple les polichinelles, pierrots, arlequins et colombines datant du XVII^e^ siècle, auxquels correspondent de nos jours les animaux de peluche suscités par la littérature qui forme ce que je nommerais volontiers le « roman zoologique » de Kipling, Pergaud, Colette, et plus haut la fable, bien que La Fontaine, par

Grandes Prostituées et fameux Libertins (29)

Le dernier Bouddha apparut dans le Cachemire, cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne. On le nommait *Samana Gautan*. Son histoire est identique à celle que la légende évangélique attribue au fils de Joseph. Ses disciples se donnèrent le titre de *Samanéens* ou hommes célestes.

Au moment où Jésus vivait, on comptait en Judée trois sectes principales du judaïsme : les pharisiens, les sadducéens, les *esséniens*. Parmi les esséniens (1), on distinguait les *thérapeutes*, qui passaient leur vie en des cellules solitaires et s'adonnaient à la contemplation. Les autres membres de la secte, qui pouvaient se marier, résidaient loin des villes, dont (malgré le peu d'importance qu'elles avaient alors), ils redoutaient la corruption. Ils habitaient en des bourgades à eux, formant des sortes de petites sociétés où sous la direction des plus âgés ou des plus expérimentés qu'ils nommaient *Anciens*, ils partageaient les mêmes repas, mettant en commun et leurs biens et leurs vêtements. Ils portaient une sorte d'uniforme : une robe blanche. Ils n'avaient pas d'esclaves. Ceux d'entre eux qui n'étaient pas mariés élevaient quelquefois les enfants des autres pour leur société, dont on ne faisait partie qu'après trois années d'un très dur noviciat, après s'être engagé à obéir strictement aux « Anciens », à garder inviolablement les secrets de la secte, mais à n'en avoir aucun pour leurs co-associés. Celui qui se rendait coupable d'une faute était exclu et son sort devenait déplorable : lié par ses engagements, il ne pouvait recevoir de la nourriture de personne ; s'il ne rentrait pas en grâce, il devait fatalement succomber d'inanition. Les esséniens n'étaient ni navigateurs, ni armuriers, ni commerçants, la plupart d'entre eux étaient des cultivateurs, des tisserands, des charpentiers. Ils s'occupaient beaucoup des malades, mais leur traitement des maladies se ressentait du goût qu'ils avaient pour les pratiques superstitieuses. Ils croyaient à la divination et à la magie. Attribuant tout au destin, ils niaient toute espèce de libre arbitre. Dans la première décade de l'ère chrétienne, on comptait quatre mille esséniens et la secte était alors en plein épanouissement ; par suite sans doute de la pratique du célibat, ses rangs s'éclaircirent peu à peu et il n'en est plus question après la prise de Jérusalem par Titus.

Les « Esséniens » étaient au point de vue social ce que nous appellerions aujourd'hui des « communistes abstinents ». Ils s'abstenaient de vin, sauf dans les cérémonies rituelles, de viande et renonçaient même à s'oindre le corps d'huile — une pratique très utile dans les pays chauds. Au fond, leurs doctrines — tout israélites orthodoxes qu'ils parussent — présentaient un mélange des idées mystiques des samanéens indiens et des conceptions spiritualistes des grands philosophes grecs, comme Pythagore, Timée de Locres, Platon, etc.

Ils possédaient deux centres principaux, l'un en Egypte, au bord du lac Maôris, l'autre en Palestine à Engaddi, au bord de la mer Morte. Leur organisation ressemblait étonnamment à celle des Pythagoriciens. Ils avaient de commun avec eux : la prière au lever du soleil, les vêtements de lin, les agapes fraternelles (1), le noviciat d'un an, les trois degrés d'initiation, l'organisation de l'ordre et la communauté des biens gérés par des curateurs, la loi du silence, le serment des mystères, la division de l'enseignement en trois parties : 1° science des principes universels ou théogonie (ce que Philon d'Alexandrie appelle *la logique*) ; 2° *la physique* ou cosmogonie ; 3° la morale (tout ce qui a trait à l'homme, dont s'occupaient spécialement les thérapeutes).

Les Esséniens professaient le dogme essentiel de la doctrine orphique ou pythagoricienne, celui de la préexistence de l'âme, conséquence et raison de son immortalité. « L'âme disaient-ils, descendue de l'éther le plus subtil et attirée dans le corps par un charme naturel, y demeure comme dans une prison : délivrée des biens du corps comme d'un long esclavage, elle s'envole avec joie » (2).

Il y avait chez les Esséniens une initiation au quatrième degré, une initiation supérieure, celle qu'on n'accordait que dans le cas spécial d'une mission « prophétique », voulue par le frère et confirmée par les Anciens. C'est celle que Jésus reçut après avoir passé une série d'années chez eux, durant lesquelles il avait étudié les secrets de la nature et exercé la thérapeutique occulte. On se réunissait dans une vaste salle taillée dans l'intérieur de la montagne, renfermant un autel et des sièges de pierre. Le chef de l'ordre se trouvait là avec quelques anciens. On admettait quelquefois deux ou trois Esséniennes, prophétesses initiées qui, portant des flambeaux et des palmes, saluaient le nouvel initié, vêtu de lin blanc, comme « l'Epoux et le Roi » qu'elles avaient pressenti et qu'elles voyaient peut-être pour la dernière fois. Le chef de l'ordre, généralement un vieillard centenaire (3) lui présentait le *calice d'or* (symbole de l'initiation suprême) qui renfermait le *vin de la vigne du seigneur*, symbole de l'inspiration divine. Il était de tradition courante que Moïse, sinon Abraham, avaient bu dans cette coupe. C'était le dernier acte du mystère et au moment où l'initié portait la coupe à ses lèvres le premier rayon de l'aube pénétrait dans la grotte par une anfractuosité de la montagne.

Ce ne fut qu'après cette initiation que Jésus commença sa vie publique.

Il faut se souvenir, quand on parle de spiritualisme, que cette idée philosophique n'apparut pas d'un seul coup, sur le champ, dans l'histoire. Cette notion évoluait depuis les temps les plus primitifs au sein des sociétés. Le *spiritualisme* se confondit avec la *divinité* (ce que l'homme de ces temps-là ne pouvait s'expliquer faute de connaissances) — avec *l'abstrait* (le pur produit de l'imagination) — avec les faits et les phénomènes d'apparence *inexplicables* (comme la vie et la mort des êtres vivants) — avec les *agents* et les *fluides* naturels, mais qui n'étaient pas bien déterminés alors (la chaleur, le magnétisme, le phosphore, le soufre, etc.) — avec les *idées* imaginées par les hommes (dont un exemple peut être donné par une phrase comme celle-ci : *l'esprit d'un tel est avec nous*). Il se confondait même avec *les ombres, les vapeurs*. Plus un peuple est impressionnable et rêveur, plus il est porté vers le spiritualisme. Les apôtres ou propagandistes du concept spiritualiste trouvèrent donc parmi les rêveurs orientaux un public nombreux, disposé à accueillir leurs idées et à se les assimiler. Même *le naturalisme* et la *transformation cosmique* (en vertu de laquelle les êtres disparaissent pour faire place à d'autres) servirent aux desseins des spiritualistes. De là découlent la théorie pythagoricienne de la *métempsychose* et celle bouddhiste des *réincarnations*.

Donc Jésus de Nazareth avait appartenu à la secte des Esséniens ; suggestionné d'abord par les idées et les pratiques que nous avons énumérées, autosuggestionné ensuite jusqu'au point se se croire le Messie ou l'envoyé providentiel destiné à annoncer la bonne nouvelle au monde israélite (un nouveau Bouddha pour Israël), c'est dans cet état d'esprit qu'il rencontra Marie de Magdala, une adorable mondaine qui faisait commerce de beauté, à l'image de tant de gens qui trafiquent d'autres aptitudes qu'ils possèdent ; accoutumée à être sollicitée pour le plaisir des sens uniquement, cette jeune femme fut étonnée et ravie de cet homme qui la moralisait, lui reprochant sa conduite, non pas au point de vue des mœurs sociales, comme les légalistes juifs, mais à un point de vue tout spirituel.

(*A suivre*).

EMILIO GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

(1) Du syrien *asa* guérison, *asaya* médecin, ou *chasi* pieux. Ou encore de l'hébreu *châsha*, être silencieux, ou *chitsonim*, les « à l'écart ».

(1) Ils allaient jusqu'à considérer comme sacré le vêtement qu'ils avaient porté dans ces repas et l'ôtaient avant de se remettre au travail.
(2) Josèphe. Antiquités juives II, 8.
(3) Josèphe dit que les esséniens atteignaient un âge très avancé.

exemple, soit trop complexe, trop adulte, pour avoir excité beaucoup l'imagination plastique des enfants. Nous touchons ainsi à l'histoire littéraire et aussi à la psychologie de l'enfant, qui a fait ces années dernières des progrès remarquables.

Des jeux de hasard, seuls, quelques-uns sont tombés dans le domaine enfantin : alors que les dés et les cartes font encore le bonheur des adultes, le toton et les osselets ont perdu leur signification première d'instruments de divination, qu'ils étaient chez les Romains et sont encore chez la plupart des populations nègres. Chez les Barongas, seuls les magiciens jouent aux osselets : ils ont combiné un véritable traité de divination selon la situation des divers osselets en particulier et leurs groupements. Parfois les jeux de billes ont eu aussi un caractère divinatoire ; les billes remplacent ici des cailloux choisis, des noix, etc. ; mais chez nous cette utilisation magique est très atténuée, sinon disparue.

On ne saurait terminer sans rappeler que Rabelais a dressé un catalogue des jeux en usage de son temps, auquel je renvoie le lecteur qui veut comprendre l'importance des jeux dans la vie sociale au XVIe siècle et combien Rabelais leur reconnaissait une valeur éducative. Un grand nombre des jeux énumérés par Rabelais a subsisté davantage en Alsace que dans nos autres provinces (1)...

ARNOLD VAN GENNEP.

(1) **Le Folklore**, collection de *La Culture, Moderne*, chez Delamain, Boutelleau et Cie, 2 fr. 15 franco à nos bureaux.

En passant

On écrit bien que « savoir aimer implique savoir haïr ». Que « la haine est à l'amour ce que l'ombre est à la lumière ». On écrit tout cela et on se sent une âme farouchement hargneuse, vindicative, haineuse. Sur le moment. Puis voici qu'on redescend au fond de soi et qu'on s'aperçoit qu'on est toujours aussi bienveillant, aussi disposé à la douceur et à la tendresse, aussi exempt de rancune et prêt à passer sur le mal qui vous a été fait... qu'on l'est d'ordinaire. « Si je m'étais trompé, si ceux qui m'ont si cruellement meurtri ignoraient l'étendue du clavier de ma sensibilité. » Voyez-vous, il y a trop de haine qui bouillonne et qui fermente par le monde. Oh ! ne trouvez-vous pas qu'il y a trop d'assassinés, trop d'égorgés sur ce grand chemin qui mène on ne sait où exactement et qu'on voudrait bien voir aboutir à une contrée — féerique sans doute — où la base des rapports entre les hommes serait une mutuelle compréhensivité... Tu m'as fait mal, je te ferai mal ; tu m'as atteint au point sensible, je te viserai à l'endroit sensible... Et cela grossit, s'enfle, croît comme un torrent prêt à déborder. Un jour le torrent déborde, un cadavre gît à vos pieds et, si vous êtes beau joueur, vous ne pouvez mieux faire qu'aller le rejoindre là où vous l'avez envoyé. Et tout cela pour un désir maté, pour une espérance brisée, quand il aurait suffi d'une phrase affectueuse, d'un geste complaisant, d'une attitude plus souple pour que l'irréparable ne se consommât pas... une phrase, un geste, une attitude qui, par comparaison avec les conséquences entraînées, auraient coûté si peu à celui qui l'eût accompli... Ne nous y trompons pas, il faudra une autre mentalité que celle-là pour qu'advienne « l'économie » de nos vœux.

* * *

Sans doute y aurait-il beaucoup moins de discussions ou de motifs d'incompréhension entre êtres de sexe différent appelés à vivre ensemble, si l'on conservait assez d'empire sur soi-même pour dissimuler à celui avec lequel on vit certains côtés de son tempérament qui lui déplaisent ou le soucient.

Il n'est que des individus supérieurs qui consentent à passer sur les traits de caractère qui ne leur plaisent pas chez ceux avec lesquels ils cohabitent — bien entendu lorsqu'ils en ont trouvé assez qui les satisfassent.

E. ARMAND.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Les inexactitudes de J.-H. Fabre

On sait que Fabre l'entomologiste fut un adversaire du transformisme. Mais un autre entomologiste de grande valeur, Charles Ferton, excellent observateur des faits et gestes des insectes — un scientifique dans tout le sens du mot — doutait que l'avenir ratifie l'engouement de notre génération pour Fabre. Dans sa lutte contre le transformisme, fait remarquer Ferton, ce que Fabre a opposé à cette hypothèse avec le plus de ténacité, c'est la « méthode rationnelle et précise » avec laquelle les Hyménoptères prédateurs paralysent leur proie. On sait qu'il faut à la larve des vivres frais, le gibier qui lui est destiné ne doit donc pas être tué, mais seulement engourdi par des piqûres données en des points précis du système nerveux. La mère n'a la faculté de commettre aucune erreur, car elle pourrait tuer la victime dont la corruption hâtive causerait la mort de la larve qui s'en nourrirait. Et pour la guêpe (Pompile) qui chasse les araignées, aucune erreur n'est également permise, car la bête convoitée pourrait se retourner vers l'agresseur et le tuer au moyen de ses crocs venimeux, si elle n'était immobilisée au premier coup. — Fabre pensait que l'instinct de chasseur des Hyménoptères n'a pu se former par perfectionnements successifs, ainsi que le voudrait la théorie du transformisme, qu'il a atteint du premier coup sa perfection. Or, Ferton prétend que les faits sont autres que le veut Fabre ; l'observation des Hyménoptères lui a démontré nombre d'erreurs commises, de proies échappant à l'engourdissement malgré la piqûre, et que l'instinct, loin d'être immuable, présente de nombreuses variations.

Les idées philosophiques de Fabre sont déjà abandonnées par nombre de naturalistes. Dans les faits qu'il a apportés, il y aurait pas mal d'emprunts à ses prédécesseurs, qu'il a omis de citer. Enfin ses travaux renferment des erreurs qui rendent perplexe au sujet de l'exactitude des observations rapportées et qui appellent le contrôle.

Ferton concède que nous devons être reconnaissants à Fabre d'avoir remis en honneur l'étude de l'instinct des Insectes par la seule lecture de ses captivants récits. Fabre faisait davantage de la littérature que de la science.

La polygamie et la science

Le célèbre sociologue Georges Joseph Ravasini a fait récemment à Trieste une conférence extrêmement documentée sur la polygamie en présence de la science. Après avoir brossé à grands traits l'histoire polygamique et monogamique de l'humanité — rappelant dans chaque cas particulier les facteurs *biologiques* qui ont déterminé le régime choisi (conditions économiques, traditions, etc.), Ravasini a démontré, *moralement* parlant, que c'est la religion qui a été le facteur déterminant de l'union sexuelle. Là où, au contraire, il était constamment nécessaire de prendre les armes pour se défendre, soi et sa progéniture, c'est la monogamie qui régnait. Les formes gamiques actuelles sont des formes dérivées par inertie psychique des formes antiques ; les traditions modernes auxquelles l'Europe est rivée, sont des superstitions sans aucune valeur. Peu de sociétés humaines ont réussi à secouer le joug de cette inertie : parmi lesquelles — et au premier rang — les Mormons. Ravasini croit que les nations de l'Europe s'acheminent rapidement vers la paix. Une nouvelle sélection biologique s'ensuivra : les nations polygames croîtront en nombre, elles occuperont peu à peu les territoires où la population est la moins nombreuse, les territoires des nations monogames, qui disparaîtront devant le développement de l'Evolution de l'Espèce qui, inéluctablement, est victorieuse. Ceci est déjà visible en Afrique et aux Indes. Toujours d'après le conférencier, la polygamie est seule capable de résoudre le problème de la supériorité numérique des femmes et celui bien plus important d'une évolution rapide du genre humain.

La Ligue Internationale des Réfractaires

Nous avons reçu du Comité d'action de la Ligue des Réfractaires dont le siège est 8, rue de Charonne, Paris (XIe), deux circulaires :

De la première nous extrayons ce qui suit :

« LA LIGUE INTERNATIONALE DES RÉFRACTAIRES déclare qu'en cas de conflit quelconque, elle préconise, comme premier acte, le refus catégorique de partir, joint à la grève générale. De refuser également tout service, quel qu'il soit, qui directement ou indirectement, servirait à une cause criminelle. Elle laisse toute latitude à ses membres d'agir ensuite individuellement, suivant leur conscience, pour lutter, chacun dans sa sphère, par les moyens adéquats à la situation créée, le Comité d'action conservant néanmoins l'étude des grandes directives du mouvement afin de faciliter et soutenir l'action commune qui amènera les résultats complets.

« LA LIGUE INTERNATIONALE DES RÉFRACTAIRES préconise, dès l'instant, une propagande intensive auprès des femmes, considérant que dans l'Antimilitarisme elles ont un rôle bien défini pour l'éducation de l'enfance, afin d'éviter de fausser les jeunes intelligences par l'absorption d'un breuvage fielleux d'histoire nationale, faite et composée d'anecdotes mensongères ; louant et honorant tous les grands criminels, en faisant ressortir leurs actions crapuleuses comme des actions d'éclat. Elles doivent éclairer leurs jeunes cerveaux par la connaissance des travaux de véritables héros, savants ayant travaillé pour le bien de l'humanité tout entière par des découvertes scientifiques qui luttent efficacement contre les maladies et les fléaux dont notre pauvre monde est infesté.

« LA LIGUE INTERNATIONALE DES RÉFRACTAIRES fera l'impossible pour aider par tous les moyens en son pouvoir tous les camarades étrangers, réfractaires dans leur pays, et demandent en l'occasion que cette question soit étudiée plus intimement, à seule fin que pour les réfractaires de tous les pays dont la situation est toujours difficile, souvent cruelle en pays étranger, un arrangement international se fasse au plus vite afin de les aider dans leur nouvelle vie et leur permettre de retrouver une nouvelle famille. »

La seconde s'élève contre la caricature d'amnistie proposée par le nouveau gouvernement. La Ligue des Réfractaires tend à donner à celui-ci « dès maintenant un avertissement » que l'on se chargera « par la suite de régler suivant les circonstances et la conduite » que lui-même aura tenu. De plus, vu le silence voulu, gardé au sujet de l'abolition de la plus grande honte du régime républicain : BIRIBI, le Comité d'Action de la Ligue des Réfractaires insiste pour que cette question soit débattue dans le plus bref délai possible et aboutisse par la disparition de ces bagnes infâmes. « Nous attendons dès maintenant — poursuit cette circulaire — et avec une impatience telle qu'elle ne peut être égalée et dépassée que par les victimes : LA LIBERTÉ pour Gaston ROLLAND, Jeanne MORAND, COTTIN, et les milliers qui l'espèrent. »

Aux Compagnons

Je reçois du camarade L. Bernard les lignes suivantes :

« *Chaque numéro de* l'en dehors *m'est un grand plaisir, car j'aime en ce journal de format modeste, mais indépendant d'allures, l'esprit critique, éducatif, qui l'anime ; j'ai pu constater aussi — car j'ai toujours lu tes articles — l'évolution qui s'opère, graduellement et en toute sincérité, en ton action philosophique, tu es moins... dans ta tour d'ivoire... et pourtant tout aussi indépendant... On peut donc dire de toi que tu as pu te transformer et rester toi-même. Ah ! si tous, parmi nous autres, qualifiés d'anarchistes, nous pouvions en dire autant !*

« *J'aime en toi cette combativité qui fait que malgré les persécutions, les souffrances subies, tu continues à t'affirmer contre les dogmes et les sophismes. J'éprouve un grand plaisir à le constater et à te le dire, parce que de trop d'écœurements j'ai souffert, en constatant les reniements, les volte-face que la guerre occasionna parmi tant de ceux qui se montraient en première ligne dans le mouvement d'avant-garde.* »

Les camarades qui écrivent de telles lettres sont loin de se douter du réconfort qu'elles apportent, lorsqu'elles sont reçues en pleine période de doute et de découragement. N'hésitez point, quand le cœur vous en dit à écrire des lettres d'encouragement. Qui sait s'il ne suffira pas d'un mot, d'une phrase pour remettre d'aplomb un camarade qui en était à douter de lui.

Quand la bande de votre journal porte une mention indiquant que votre abonnement est dû ou terminé, c'est pour vous et non pour le voisin.

E. A.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

Un seul conseil, aujourd'hui, aux jeunes gens : Celui d'être jeunes — de ne pas être habiles — de ne pas devenir précocement vieux et prudents. Il y a dans l'ambiance tant de gens très prudents quand triomphe la prépotence, qu'il n'y a vraiment pas besoin de prêcher la prudence. Il y a tellement d'échines qui se courbent sous le dominateur qu'il n'y a vraiment pas besoin d'enseigner la souplesse.

Giacomo MATTEOTI.

Messes païennes, sonnets de LUCIO DORNANO, compositions de PIERRE FOSSEY, préfaces de Noël Villard et de Zyg Brunner. Editions des « Chansons de la Butte », 32, rue Gabrielle, Paris (18e).

Nos lecteurs connaissent déjà des extraits de ce beau recueil, joliment présenté et profusément illustré, et dont le vestibule, si l'on peut dire ainsi, s'orne d'une pensée de Socrate, plus profonde qu'elle n'en a l'air : *Je n'ai compris la divinité de la vie que dans mes entretiens avec la courtisane Théopompa.* Eh bien à part une ou deux qui ne m'ont pas enchanté, toutes les pièces de ce livre valent les poèmes insérés ici. J'ai aimé particulièrement *Messe païenne, La Forge, L'Idole.* Mais je m'arrête, craignant de tout citer. Lucio Dornano me paraît avoir de l'étoffe : qu'il suive son étoile.

La maison d'éditions *die Neue Gesellschaft*, à Berlin, vient de lancer une nouvelle édition de **Die Anarchisten** (Les Anarchistes), de notre estimé camarade John-Henry Mackay. C'est la troisième en langue allemande de ce roman remarquable, dont la traduction française est toujours en réimpression chez Stock.

E. A.

Die Kunst zu verfuhren. — Sous ce titre un peu tapageur (L'ART DE SÉDUIRE), Rudolf Lothar vient de traduire l'*Essai sur le Donjuanisme contemporain*, de Marcel Barrière (chez Berchold, à Dresde). Nouveau signe que l'Allemagne recommence à prendre intérêt aux problèmes psychologiques qui agitent le reste du monde, signe annonciateur d'une modification de la mentalité germanique actuelle. Inutile d'ajouter que l'ancien régime avait défendu la publication de la traduction de ce volume.

[Une autre traduction qui mérite l'attention : celle, par E. Friedrich, du volume où sont réunis les noms des 181 camarades fusillés ou maltraités par le gouvernement des Soviets. Déjà paru en russe, en bulgare et en français.]

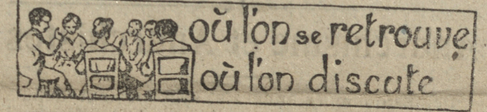
Dr KUNZ-ROBINSON.

Raoul Guyader : *Croyances Mortes*, volume de poésie, avec une lettre préface de M. Alfred Loisy, chez Jouve et Cie, Paris. — Marceline Hecquet : *L'Objection de conscience devant le service militaire* (n° de juin 1924 de la Brochure mensuelle : G. Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris (3e). — Capitan et Peyrony : *L'Humanité primitive dans la région des Eyzies* (nouveau volume de la collection « La Culture Moderne » dont nous avons plusieurs fois signalé l'intérêt. Edition Delamain et Boutelleau), 2 fr. 15. — José Alves : *O Absurdo Politico.* L'Absurdité Politique (Jaô Paulo).

" La Revue Anarchiste ", sommaire du N° 27 (mai 1924) :

De la synthèse (2e article), Voline. — Les mythes révolutionnaires, J. Baillot. — Dans la Steppe, Brutus Mercereau. — Travail Social et Œuvre individuelle, André Naudy. — Deux livres de Vigne d'Octon, Georges Vidal. — Esquisse sur le mouvement ouvrier et social au Portugal, Abilio Ribeiro. — Revue des Revues, Maurice Wullens. — La vie littéraire, P. Vigné d'Octon. — L'Œuvre internationale des éditions anarchistes. — Le numéro : 1 fr. 50.

S'adresser à l'administration : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10e).



PARIS.—Les Compagnons de *l'en dehors* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Bar des Aviateurs*, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 1/2 (métro Château-d'Eau).

Lundi 14 juillet : *Anarchistes et bourgeois*, par E. Armand.

Lundi 28 juillet : *Individualisme et égoïsme*, par Grillot de Givry.

Lundi 11 août : *La personnalité innée, acquise et la personnalité dans le théâtre de Pirandello*, par M. Roche.

Dimanche 13 juillet, journée de plein air à l'étang de SAINT-CUCUFA. — Rendez-vous à la gare Saint-Lazare à 9 h. 1/2 précises, salle des Pas Perdus. Descendre à la station de Garches-Marne-la-Coquette.

MARSEILLE. — *Groupe libertaire « Les sans patrie ».* — Les copains de Marseille sont avisés que le groupe se réunira désormais tous les jeudis soirs, à 8 h. 1/2, au bar Canals, Boulev. Dugommier, 2e ar. La 1re réunion a eu lieu le jeudi 12. Que tous les copains y assistent.

Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — Louis Morard, 6.50. Ernest Necchi, 2 50. C. Papin, 4. Louis Renard, 1. Petit d'O., 10. Max Dankwart, 2.50. Pépète et Lucien, 10. Collecte réunions r. du Château-d'Eau et causerie Romainville, 51. Bardina Galilée, 10. Gaston Matieu, 4. Kistler, 5. René Lieugme, 2.50. Moriceau, 1. S. Bernard, 3. Francine et Ovide, 5. Champion, 4. Gauvin, 6.75. Georgette S., 10. De Maestri, 4. H. Faure, 4. Le Pen, 1. Lachèvre, 1. Paul Arnaud, 1. Jousse, 2. Carrara, 8. Lengaigne, 5. Baromé, 4. André, 5. Marcel Petit, 1. Marc, 5. Paul Bèle, 4. P. Bonniel, 3. César Lévy, 5. J. Chazelas, 15. Durand, 2. F. de Faget, 5. E. Dubois, 1, M. V., 2. Chrysostome, 5. Lionnais, 1. — Total : **222 fr. 75** (Liste arrêtée au 5 juillet 1924).

Libereso « Organo di la Anarkiista Seciono di Emancipanta Stelo, kosmopolita Uniono di la laborista idisti » est entièrement rédigé en langue internationale *ido*. Il publie des articles de camarades anglais, allemands, autrichiens, français, hollandais, espagnols, italiens, roumains, russes, etc., preuve nouvelle que par sa précision et sa souplesse l'Ido convient tout à fait pour les relations entre tous pays. Il se compose actuellement de brochures dont la publication alterne avec celle du Bulletin.

L'abonnement à 10 numéros successifs (5 du Bulletin et 5 des brochures) est de 5 francs pour la France et de la valeur de 2 heures de travail d'un ouvrier qualifié en monnaie des autres pays. Nos amis qui ne savent pas encore l'Ido et qui désireraient cependant comprendre directement les écrits de nos camarades de tous pays peuvent apprendre cette langue internationale en 10 leçons de 2 heures. Ecrire à Jules Vignes, rue Baron-Chauran, Saint-Genis-Laval (Rhône), France. Ils recevront les éditions publiées par *Libereso*.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— ON EST PRIE de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe aux bur. du journal.

— CAMARADE, possédant machine à écrire, se charge de copies littéraires et scientifiques : livres, pièces de théâtre, thèses, questions d'examen, etc., travail soigné. — Prix très modéré. — S'adresser chez René d'Oxeuil, 5, rue Berthollet (7e).

— P. BONNIEL, 8, rue de l'Alma, Grenoble, cherche copain individualiste, graveur, pour lancer une nouveauté qui peut rapporter beaucoup.

— MÉNAGE habitant la campagne (30 lieues de Paris), cherche fillette camarade pour travaux intérieurs et écritures (rétribuée). Ecrire aux bureaux du journal.

— JEUNE CAMARADE désire faire connaissance d'une lectrice de *l'en dehors* de 20 à 30 ans et susceptible de devenir sa compagne. Ecrire N. S. M., aux bureaux du journal.

— LE CAMARADE à qui Ovide Ducauroy a prêté *La Pensée force unique* lui renverra à La Barrerie, le-Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir).

— TOUJOURS VALABLE : J'échange timbres avec collectionneurs. TIMBROMANE, au journal.

GUSTAVE CARRER, MARCEL RAIMBAULT, LINO MARTINEZ, ANTOINE VOLA, PAUL RAFFIN, DUBOIS ALBERT, BUFFAT AUGUSTIN, RANSON, SALANÇON GEORGES. — Votre journal nous revient avec la mention parti sans adresse.

CROIX, MAUBEUGE, ONNAING. — Viendrai en allant à Lille. Détails procha in numéro. E. A.

— Libertaire, 27 ans, goûts disting., sentim. poétique très développé, cherche j. f. de cœur 20 ans env. 1re lettre, sous double envel. à sa sœur : Mme S.-M. Roux, 42, rue Ch. Duflos, à Bois-Colombes (Seine).

— CAMARADE âgé 71 ans, petit avoir, désire f. connais. d'une camarade idées libertaires âge en rapport pouvant s'occuper basse-cour. CHARLUT père, r. de Paris, 57, Arcis-sur-Aube (Aube).

— La recommandation des imprimés, ayant été portée de 0 fr. 40 pour le régime intérieur et à 0 fr. 75 pour l'extérieur, prière d'en tenir compte pour l'envoi des ouvrages que l'on désire recevoir recommandé.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

LA JOIE DE VIVRE, reproduction d'un des meilleurs articles d'Albert Libertad qui aient jamais paru dans *l'anarchie*. Franco, 15 centimes.

Pour la propagande à la fois individualiste et idiste, (en français au recto, en *ido* au verso) : **Notre Individualiste**, exposé condensé et lumineux de l'attitude des « nôtres » devant la vie. — **Est-ce cela que vous appelez vivre ?** (Protestation véhémente contre la vie sociale contemporaine). **La ruse. L'en dehors.** Par E. ARMAND (tract de 12 pages).

Franco : les 2 tracts : 20 cent. ; les 30 (assortis ou non) : 2 fr. 50.

Si vous n'avez pas lu

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE

vous ignorez tout du mouvement individualiste.

Envoi contre **8** fr. 40 recommandé (extérieur **8** fr. **75**).

Par E. ARMAND : **Amour Libre et Liberté Sexuelle.** *La question des rapports sexuels et le point de vue individualiste :* Qu'est-ce que l'amour ? — L'éducation sexuelle. — La cohabitation. — La jalousie. — Le stimulant sexuel, l'obscénité, la pudeur, l'émancipation sexuelle. — Tartuffe et ses disciples. — Lettre ouverte à une jeune camarade. — **Variations sur la Volupté.** Couverture avec dessin de A. Schneider, franco : 55 cent.

L'ILLÉGALISME ANARCHISTE, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste, par E. ARMAND. — Exposé, examen, discussion de la thèse de l'illégalisme anarchiste ; réserves et mises en garde indispensables ; critique raisonnée du mécanisme judiciaire. On a tenu à y joindre quelques poèmes de l'auteur, composés durant un séjour à la Santé en 1907. Prix franco : 30 centimes.

LA VALEUR ET LES CONSÉQUENCES DE SON ABOLITION, par E. Armand, où on puisera des arguments de premier ordre contre le communisme, spécialement autoritaire. Franco, 25 centimes.

LES OUVRIERS, LES SYNDICATS ET LES ANARCHISTES, une brochure d'E. Armand où on trouvera le point de vue, *toujours actuel*, où se situait le groupe des *Causeries Populaires* dans la question du syndicalisme. Franco, 20 centimes.

MIEL. — Tous les camarades qui apprécient les vertus du miel et son rôle bienfaisant dans l'alimentation pourront s'en procurer, à des conditions spéciales, en s'adressant à **STEPHEN MAC SAY**, apiculteur, Place Nicochet, Chartres. Ils recevront franco — indiquer gare — (domicile, 1 fr. 50 en plus), boîte métal de **5 ou 10 kilos** (brut pour net) contre mandat de 30 ou 58 francs — chèques postaux : Paris, 1er arrondissement, 541.02 — Demander prix pour colonies et étranger.

«l'en dehors» *est en vente :*

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau) — Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne — vis à vis du 2, rue St-Denis (place du Châtelet) — du 42 et du 72 boulev. Sébastopol — du 8 boulev. St-Denis — du 21 boul. St-Michel — A la Librairie Sociale, 9 r. Louis Blanc — 38 r. de la Convention — 123 aven. Jean Jaurès — 2 bouf. St Martin — 3 r. du Dragon. — Librairie Internationale, 14 r. Petit.

Boulogne-Billancourt : 100, av. de Versailles. — Argenteuil : route d'Enghien (près pass. à niveau).

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

_____

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à **5** *francs l'exemplaire* _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

156. Papin. — 157. Janot Gaston. — 158. Pierre Becquet. — 159. A. Fantouiller. — 160. A.-F. Del Marle. — 161. G. Arvant. — 162. L. Carlier. — 163. E. Senè. — 164. G. Renaud. — 165. Stassart. — 166. A. Zeller. — 167. F. de Faget. — 168. Marc. — 169. J. Chazelas. — 170. Gasiglia Joseph.

Il reste encore environ 330 souscriptions à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS